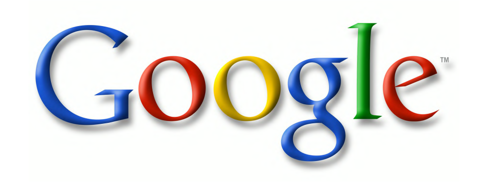


VUES D'AVICENNE

SUR L'ASTROLOGIE

ET

sur le rapport de la responsabilité humaine

AVEC LE DESTIN

par A. F. MEHREN

Extrait du Muséon.

LOUVAIN
TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS, LIBRAIRE
rue de Namur, 22

—

1885


LANE
MEDICAL
LIBRARY
SEAL OF THE LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
1885
Seidel
Collection
HISTORY OF MEDICINE
AND NATURAL SCIENCES

VUES D'AVICENNE

SUR L'ASTROLOGIE

ET

sur le rapport de la responsabilité humaine

AVEC LE DESTIN

par A. F. MEHREN

Extrait du MUSÉON.

LOUVAIN
TYPOGRAPHIE DE CH. PEETERS, LIBRAIRE
rue de Namur, 22

—

1885

VUES D'AVICENNE

SUR L'ASTROLOGIE ET SUR LE RAPPORT

DE LA RESPONSABILITÉ HUMAINE AVEC LE DESTIN,

Introduction.

Dans les études précédentes, nous avons constaté dans la philosophie d'Avicenne une œuvre fondée sur une base aristotélique prise probablement aux versions syriaques; nous avons vu qu'il l'a publiée systématiquement dans son grand ouvrage du *Shefa*, dont l'horizon général ne dépasse que très rarement ce qui nous est connu des livres d'Aristote : ce n'est pourtant là que le premier fondement de sa philosophie, car il l'a peu à peu élargi pour y adapter des vues tout à fait étrangères au système de la première Académie, mais appartenant au Néoplatonisme. Par conséquent, il serait tout à fait insoutenable d'établir une distinction entre Avicenne comme représentant de l'ancienne Académie, et ses successeurs en tant qu'adhérents du Neo-Platonisme; car c'est lui qui, à la fois, a donné à ses compatriotes la plus parfaite connaissance des écrits aristotéliques, et fourni au développement ultérieur de la philosophie la base du Néoplatonisme. L'homme, selon Avicenne, est le plus parfait des êtres intelligibles de notre planète sublunaire; il est doué par sa nature de la puissance virtuelle de s'élever au degré de l'union intime avec les êtres spirituels formant une chaîne continue de pures intelligences au delà de notre horizon terrestre, c'est-à-dire avec les anges et même avec l'être suprême, manifestation directe et immédiate de Dieu, avec l'Intellect actif. En conséquence, il ne faut pas s'étonner de trouver dans ses écrits, appartenant sans doute à un âge plus avancé, le développement de la théorie qui accorde à

l'homme la puissance de s'élever de diverses manières au dessus des lois de la nature, d'effectuer des miracles, de recevoir des visions et des révélations prophétiques. Bien qu'il ne l'admette qu'avec une certaine réserve et prescrive d'employer la critique pour distinguer le vrai du faux, il admet pourtant, dans tous les endroits où la discussion l'y amène, la faculté donnée à l'âme humaine de rompre, déjà dans cette vie, les liens du corps et de s'élever à l'union intime avec l'esprit suprême ou l'intellect actif (1). Ainsi, d'une manière, l'homme est à tous moments arrêté, dans son développement vers la perfection et la béatitude, par la matière ou les liens du corps, source unique du mal physique et moral, et, d'une autre, il est entraîné par la faculté que possède son âme intellectuelle de s'élever à l'union avec les esprits purs et l'intellect divin; partout, il existe un certain rapport entre les influences inévitables auxquelles l'assujétit sa nature corporelle, composée des éléments matériels, et la direction salutaire que lui imprime sa nature spirituelle et qu'il lui est possible, jusqu'à un certain degré, de se donner par le libre arbitre; le résultat de cette lutte est ce que nous appelons *destin de l'homme* [en arabe « *al-qadr*, »] tandis que le dessein éternel de Dieu dans lequel il a créé tout pour arriver à la perfection de son idée et l'homme, en outre, pour la béatitude éternelle, se désigne en arabe par le *synonyme* « *al-qadhâ*, » que nous rendrons par « *prédestination*. » La vie humaine est la lutte entre ces deux facteurs, c'est entre eux qu'il s'agit maintenant de fixer le rapport existant selon les vues d'Avicenne. Est-ce que l'homme est soumis aux lois de sa nature corporelle et des milieux matériels qui l'entourent, de manière que tout soit fixé d'avance dès sa naissance, et qu'il n'ait qu'à remplir le rôle à lui dévolu dans

(1) Dans les « *Anmâth* » ouvrage postérieur d'Avicenne, contenant un abrégé de toute sa philosophie exposé en thèses, ce sujet a été pleinement développé vers la fin. Son point de vue est assez indiqué par les mots qui se trouvent au commencement du X° « *Namth* » : « *S'il vient à ta connaissance qu'un saint a exécuté une action dépassant la force ordinaire de l'homme, garde toi bien de la rejeter comme incroyable; peut-être trouveras-tu une voie d'explication selon les lois de la nature.* » Avicenne regarde les miracles comme exécutés non contre les lois de la nature, mais selon certaines lois à nous dérobées.



l'ensemble de l'univers ; dans ce cas que devient sa responsabilité morale ? ou faut-il accorder encore une certaine force, peut-être bien minime, à son libre arbitre ? Pour trancher ces questions selon les vues d'Avicenne, nous avons compulsé ses deux traités intitulés « *Réfutation des astrologues* » et « *Traité sur le destin* (1). » C'était l'erreur commune de tout le moyen-âge de rattacher le sort humain dès la naissance à certaines constellations des corps célestes, et en général d'y chercher la fin heureuse ou malheureuse d'une entreprise, comme on le fait encore même de nos jours en Turquie; et rarement on s'était élevé au dessus des moyens encore plus bas de la magie vulgaire. Par l'alchymie on cherchait à pénétrer les mystères de la nature et par l'imitation de ses opérations, à produire des métaux précieux; comme par l'astrologie à fixer d'avance les vicissitudes de la vie de chaque homme. Si dans le traité sur le destin nous trouvons Avicenne extrêmement réservé dans ses assertions sur la nature du libre arbitre humain, en outre il y aboutit, relativement à la responsabilité morale à un résultat qui ne s'écarte guère de l'orthodoxie actuelle du mahométisme; mais il est, en tout cas, parfaitement dégagé des opinions astrologiques de son temps, et c'est avec une clarté de démonstration, mêlée quelquefois d'une ironie mordante, qu'il réduit à néant les erreurs vulgaires. — Commençons donc l'exposé abrégé des argumentations précises et succinctes, que contient le premier des deux traités nommés plus haut, la *réfutation des astrologues*, dédiée à l'un de ses amis.

I.

Compte-rendu du traité d'Avicenne : La réfutation des astrologues.

Il y-a, dit Avicenne dans sa préface, deux espèces de science dont le savant qui se respecte n'entamera jamais la réfutation; l'une comprenant tout ce qui appartient aux

(1) Ces deux traités se trouvent dans le manuscrit précieux de la bibliothèque de l'université de Leyde [N° MCCCCLXIV=Cod. 1020a Warn., N° 11° et 13° v. Catal. cod. orient. Bibl. Academiae Lugd,- Bat. vol. III p. 329 et 331.] dont nous devons la communication à l'obligeance de M. de Goeje.

idées *a priori*, par exemple, que le tout est plus grand qu'une de ses parties, que les choses égales à une même chose sont égales entre elles. Un fou seul peut trouver de pareilles questions obscures; un chicanier seul peut y faire des objections, peu dignes certainement d'être écoutées de tout homme raisonnable. Comme il n'y a rien qui soit plus évident que ces propositions, comment serait-il possible de les éclairer et de les prouver par d'autres encore plus claires ? Un degré d'évidence presque semblable distingue encore les résultats des mathématiques, comme ceux de la géométrie et de l'arithmétique ; bien qu'ils aient besoin d'être prouvés par des propositions antécédentes et par l'analogie, ils sont certains et clairs par eux-mêmes à condition d'être bien compris; et personne n'oserait les réfuter ou les attaquer. L'*autre* espèce, au dessus de laquelle le savant sérieux se sent trop élevé pour s'en occuper, est d'un ordre bas et infime; telle qu'est par exemple la magie, les prédictions qui se font à l'inspection des omoplates et du tremblement des intestins d'animaux tués, etc. Le savant qui se respecte ne trouve aucune de ces matières digne de son attention. Il en est de même de l'astrologie. Pour tout savant qui a quelque profondeur de vue et solidité de connaissance, il est clair, que tout ce qui appartient à cette espèce de science, n'a aucune base solide; c'est pourquoi il la regarde comme indigne d'être réfutée par une argumentation quelconque. Pourtant, continue Avicenne, ayant vu un de mes amis intimes l'esprit troublé par des questions de cette nature et induit en une erreur fatale par les soi-disant maîtres de cette science, je me suis résolu à satisfaire à sa demande en composant ce traité pour y réunir toutes les observations que je lui ai faites dans nos conversations habituelles, afin qu'il soit convaincu de la vérité et de la justesse de mes vues. J'ai donné à cette dissertation le nom : « Indication servant à prouver la fausseté de l'astrologie judiciaire, » et j'implore Dieu de me guider dans la recherche de la vérité (1).

La prédilection de l'homme pour le repos et la vie facile

(1) En arabe : « al-*Ishâret ilâ ilmi fesâdi ahkâmi-l-noudjoumi* » portant aussi le nom plus court : « risâletun fi raddi-l- mounadgdgémin » (traité de la réfutation des astrologues).

lui fait croire que l'acquisition de ces biens n'est possible que par la richesse et celle-ci ne s'acquiert, à quelques cas bien rares exceptés par un héritage ou par une trouvaille extraordinaire, que par beaucoup de peine et de travail ; par conséquent, ils ont imaginé un moyen de se procurer cette richesse sans effort et sans peine et inventé l'alchimie comme la méthode et la science la plus sûre de changer tout métal vil en argent et l'argent en or. Ils ont laissé sur ce sujet beaucoup de livres p. e. les écrits de *Djâbir*, ceux d'*Ibn Zakharya er-Râzi* etc. (1). Ce sont des absurdités ; car pour tout ce que Dieu a créé moyennant la force de la nature, l'imitation artificielle est impossible ; comme au contraire les productions artificielles et scientifiques n'appartiennent d'aucune manière à la nature. Cet amour de l'homme pour l'inconnu, soit pour des pays lointains et leur population, soit pour les merveilles de la nature qui s'y trouveraient, lui ont fait imaginer des êtres ailés, nommés « *Anqâ* » capables dé parcourir bien facilement des distances qui dépassent les forces humaines ordinaires. Les histoires controuvées, inventées relativement à ces êtres sont répandues partout, bien qu'elles appartiennent au monde des plus grandes absurdités, qu'il ne vaut pas la peine de réfuter. A cette même catégorie appartient enfin le désir de présager l'avenir, caché à tout le monde, si ce n'est aux prophètes et aux élus de Dieu qui en reçoivent la révélation soit par vision, soit par songe. C'est le même désir qui a produit dans l'imagination de l'homme l'astrologie comme la science donnant les moyens de prédire les événements futurs ; peu à peu on l'a rédigée en science systématique, et on nous a laissé de nombreux écrits dépourvus de tout fond solide et de toute argumentation scientifique. Nous prouverons d'abord leur défaut complet de toute base ferme et la fausseté de leurs démonstrations, puis nous ferons voir qu'il est impossible de posséder cette science et de l'obtenir par aucune méthode humaine. »

a) Leur première thèse est déjà tout à fait controuvée et

(1) *Djâbir Abou Mousa* du 3ᵉ s. de l'hég.=9ᵉ de J. C. est renommé par une immense quantité d'ouvrages sur la pierre philosophale ; *Ibn Zakharya er-Razi* du temps du chalife Moqtadir billah a été bien connu comme médecin, philosophe et astronome ; il mourut l'an de l'Héd, 311 = 922 J. C.

ne s'appuie sur rien, c'est ce système en vertu duquel ils attribuent aux planètes certaines qualités disant, p. e. que la planète de Saturne est malheureuse, de nature froide et sèche, que Jupiter est tempéré et heureux, Mars malheureux, chaud et sec, que le soleil, à condition d'être éloigné, est heureux, chaud et sec, mais que quand il est proche, il est malheureux, que Vénus est fraîche, froide et heureuse, adonnée au plaisir et à la richesse, Mercure compatissant, heureux pour les heureux et malheureux, pour les affligés, promoteur des œuvres de la sagacité humaine, que la lune est fraîche et favorise les entreprises légères et d'une exécution rapide et facile. Pour la confirmation de toutes ces assertions, on ne trouve point de preuves dans les écrits des maîtres de la science ; ils ont puisé tout cela dans leur imagination ou l'ont accepté sans critique ni démonstration, sous l'autorité de leurs prédécesseurs. Nous savons sûrement que le froid et le chaud appartiennent comme qualités aux quatre éléments et aux objets mondains, composés de ces éléments, mais, au contraire, que les corps célestes et leurs orbites sont d'une nature tout opposée, et que n'étant pas liés à ces qualités, ni composés des éléments terrestres, ils portent le nom de *cinquième* élément (1). En outre, nous savons que la chaleur est produite dans ce monde par la radiation, le mouvement et le reflet ; partout où l'on trouve une de ces causes, on trouve aussi de la chaleur, et le froid existe là où ces causes manquent. Cela est évident ; en outre, la rapidité de la marche étant à son maximum dans la sphère céleste et la radiation s'y trouvant de même, le froid y serait impossible ; tous les corps célestes seraient nécessairement chauds et secs, et le moindre froid y serait impossible. En outre si, comme ils prétendent, le soleil était chaud par lui-même, ce qui lui est proche, serait de même plus chaud ; or nous trouvons au contraire que les couches d'air supérieur sont en vérité plus froides que les inférieures, ce qui prouve qu'il n'y a dans les sphères célestes rien ni du chaud ni du froid.

Quant à cette affirmation que tout événement terrestre, qui subit l'influence de Saturne, est froid et malheureux,

(1) V. sur cette expression *Le Muséon*, t. II, 1883, p. 467. note 1.

mais que ces qualités n'appartiennent pas au corps céleste lui-même, qu'il en est de même des autres vertus attribuées aux autres planètes, nous n'avons à y répondre que ceci : votre assertion manque de toute preuve et de toute démonstration. Qui peut savoir si le froid de la terre vient de Saturne et le chaud de Mars et ainsi de suite des autres qualités qu'ils attribuent aux corps célestes ? Bien qu'il soit certain que les étoiles exercent une certaine influence sur les choses du monde, il est pourtant bien hasardé de préciser cette influence, et de dire si elle produit le froid ou le chaud ou tout autre effet ; la réfutation de cette assertion est aussi superflue que celle de la première. Le seul argument qu'ils puissent invoquer pour soutenir leurs thèses, est cette allégation qu'ils suivent l'autorité de leurs prédécesseurs, mais alors nous aurons à leur reprocher d'avoir débité des doctrines fruits de la fantaisie, que leurs successeurs ont adoptées et répandues sans jugement ni critique.

b) Leurs assertions relatives aux effets heureux et malheureux, provenant de certaines étoiles, constituent également une doctrine vaine et fondée sur le néant, attendu que dans ce monde il n'existe ni bonheur ni malheur, ni bien ni mal absolus. Ce que nous nommons bien et mal, ne mérite ces qualifications que relativement à certaines individualités, et, de plus, la plus grande partie de ce mal rélatif doit être jugé bon puisqu'il dérive de la première cause qui contient en elle-même la seule source du bien pur et universel ; en sorte que le mal, à ce point de vue, n'a point d'existence. Prenons pour exemple le soleil : nous lui devons alternativement le réveil et l'assoupissement de la nature pendant le printemps et l'hiver ; son approche, alternant avec son éloignement, nous est également salutaire ; il en est de même de son lever et son coucher, l'un donnant un nouvel essor à tous les êtres vivants, l'autre leur accordant le relâche et le repos nécessaires outre d'autres avantages dont l'énumération nous mènerait trop loin de notre but. Si pourtant le voyageur fatigué de sa marche dans le désert sous le soleil brûlant du midi y meurt faute de trouver une goutte d'eau pour apaiser sa soif, c'est là certainement un malheur qui lui arrive, mais ce malheur n'est tel que pour lui, le soleil n'y a aucune part, attendu que le soleil, s'il n'avait pas les

qualités qui ont provoqué la mort, ne serait pas soleil, et, si l'on prétendait qu'il faudrait au soleil une organisation telle qu'elle rendrait un tel malheur impossible, on troublerait par cette exigence tout l'ordre établi de la nature. Par conséquent, ce mal n'est pas absolu, au contraire il appartient plutôt à la catégoire du bien, comme il dérive de la source unique et universelle du bien absolu. Il en est de même du feu qui brûle, des maladies et de la mort elle-même; rien de tout cela n'est mal absolu, c'est même le contraire; nous devons envisager p. e. la mort plutôt comme un bien, l'ordre de la nature étant établi de telle manière que les êtres vivants après avoir reçu l'existence et s'être développés pendant un certain temps, restent stationnaires, puis décroissent et subissent l'anéantissement. Si la mort et l'anéantissement de la matière n'existait pas, l'ordre établi de la nature serait bouleversé, et il n'y aurait pas de place dans le monde pour les êtres nouveaux; ainsi, la destruction individuelle produit le salut universel. De la même façon la maladie cause de la mort, ne peut pas ne pas être un bien, puisque nous avons démontré que la mort, sa conséquence naturelle, est elle-même un bien. Quant à la pauvreté, qu'on regarde comme un mal et la richesse qu'on estime un bien, elles ne le sont que relativement. Il n'y a ordinairement pas de position où l'homme puisse se trouver qu'il ne regarde lui-même comme malheureuse, tandis qu'aux yeux d'un autre elle est heureuse et bonne; c'est pourquoi on dit généralement que l'homme est mécontent de tout ce qui lui a été donné par Dieu à l'exception de sa raison, chacun se croyant lui-même à cet égard le mieux doué de tout le monde.

Pourtant, la pauvreté même la plus avilissante est le plus souvent préférée à la mort qui promet de finir la misère du pauvre moribond. Partant, l'homme qu'il soit du peuple, paysan ou sultan, n'étant jamais content de son sort, mais l'estimant une calamité et aspirant dans son ennui à un changement, il est bien avéré, comme nous le prétendons, qu'il n'y a dans le monde ni félicité ni misère absolue; cela étant, comment pourrions-nous référer ces conditions, dépourvues de toute réalité, aux étoiles et aux sphères célestes? Ainsi, si quelqu'un demande : pourquoi Saturne est-il malheureux, et Jupiter heureux? et pourquoi le contraire,

n'est-il pas aussi vrai ? on est dépourvu de toute preuve pour et contre; aussi, tout cela n'est pas science, mais opinion et fantaisie. Si l'on nous répondait même : nous tirons notre science de Ptolémée, et si nous accordions, bien qu'il y ait eu beaucoup de Ptolémées, qu'il s'agit ici du célèbre Ptolémée, nous traiterions ce savant comme tout autre et nous montrerions que ses assertions sont dépourvues de toute preuve ; le faux retombe toujours sur son auteur, quel qu'il soit. Du reste, si en vérité nous avons à faire avec l'auteur de l'Almageste, si c'est lui qui a composé cette espèce de livres, nous ferons en passant remarquer qu'il pourrait avoir eu un but tout spécial et pour nous inconnu, et qu'il était du reste bien convaincu de leur fausseté, à peu près comme on raconte du grammairien Jahya (1) qu'il a réfuté Aristote et cela dans le but d'être utile aux chrétiens de son temps et pour éviter toute soupçon d'adhérent à sa philosophie. Il aurait fait cela contre sa conviction, comme le prouvent ses autres écrits philosophiques, entièrement conformes à la doctrine aristotélique. Puisqu'il semble avoir écrit cette réfutation sans conviction intime, il en pourrait être de même de Ptolémée, si tant est qu'il soit l'auteur des livres astrologiques.

c) A leurs fausses doctrines de l'astrologie appartient encore la division des constellations du zodiaque, rapportée aux éléments par quatre groupes, chacun en comprenant trois, savoir le lion, le bélier et le sagittaire comme appartenant au feu ; le taureau, la vierge et le capricorne à la terre ; la balance, le gémeau et le verseau à l'air ; le scorpion, le cancer et les poissons à l'eau. Quelques-unes de ces constellations sont qualifiées de diurnes, d'autres de nocturnes, quelques-unes de mâles, d'autres de femelles, puis on leur a donné divers noms tirés de la fantaisie, par exem-

(1) Il s'agit ici de l'évêque et docteur célèbre d'Alexandrie *Johannes Grammaticus*, contemporain d'*Amr b. el-As*, le conquérant de l'Egypte qui fréquentait ses leçons de dialectique et de philosophie. Comme il avait commencé ses études par la grammaire, il est connu par le nom de *Joh. Grammaticus* ; il indique lui même l'époque où il a publié un commentaire sur « auscultatio physica » d'Aristote l'an 343 de l'ère Dioclétien=627 J. C. v. Sprenger, Leben Muh. I p. 345, note I et « die griech. Philosophen in der arab. Ueberlieferung von A Müller » p. 27 et p. 58.

ple « limites et faces » des diverses parties d'une constellation (1)! Tout cela n'ayant aucun fond solide et scientifique, toute réfutation en serait superflue, comme nous l'avons déjà dit des opinions semblables concernant les planètes. Nous ferons seulement remarquer ici que, selon la doctrine des savants, les corps célestes sont simples, c'est à dire non composés d'éléments divers; aussi dans tout ce qui est doué de la même nature, les parties ne varient pas, mais se ressemblent l'une à l'autre; en conséquence, il est impossible qu'une partie du zodiaque soit d'une nature différente de l'autre, par exemple que le bélier soit chaud et le taureau froid; que l'un soit mâle, l'autre femelle, et ainsi de suite dans l'attribution des autres qualités. De la nature simple et non composée des corps célestes on déduit au contraire la rotondité de la voûte; conséquemment il est impossible qu'une partie soit anguleuse, une autre plane, la diversité de forme et de qualité amenant la diversité de l'espèce, bien que le mouvement de la voûte céleste soit tout uniforme. Si l'on transformait leurs opinions et prétendait par exemple que le bélier est aquatique et le scorpion igné, ou que le premier est femelle et le taureau mâle, ils n'auraient rien à répondre; par conséquent on peut regarder comme parfaitement prouvé qu'il n'y a rien ni de froid, ni de chaud, ni de mâle, ni de femelle dans tout ce qui se rattache aux corps célestes. Quant aux divers noms attribués aux constellations du zodiaque comme bélier, cancer, etc., ils n'ont pas de réalité. Après inspection d'une constellation dont la figure ressemble à un animal quelconque, on lui a donné ce nom qui plus tard est devenu vulgaire parmi les astronomes, exactement comme on a nommé un certain groupe d'étoiles fixes « ourse », un autre « aigle », un autre « écuelle des pauvres », bien que ces noms n'aient pas plus de réalité que ceux des figures du zodiaque. Les vrais rapports de ces choses étant tels, comment donc attribuer aux figures du zodiaque une influence sur les choses du monde alors qu'on ne l'attribue pas aux autres constellations? Il est évident que les figures des constellations avec toutes les vertus qu'on leur attribue, sont tout à fait fictives. Il en est de même de

(1) En arabe « *houdoud* » et « woudjouh » termes techniques d'astrologie.

la méthode qui regarde telle constellation du zodiaque comme la maison d'une étoile, et comme le point de sa splendeur ou de la dépression et de la disparition d'une autre (1). Ils prétendent, par exemple, que le bélier est la maison de Mars et le point de la splendeur du soleil ; de même, que telle constellation du zodiaque se perd au lever de telle étoile dans le courant de telle ou telle année future ; tout cela sans aucune preuve ni démonstration solides. Par suite d'une fantaisie égale, ils prétendent que la vie appartient à la première constellation du zodiaque (le bélier), la fortune à la deuxième (le taureau), la fraternité à la troisième (les gémeaux), les parents à la quatrième (l'écrevisse), les enfants à la cinquième (le lion), les maladies à la sixième (la vierge), les époux à la septième (la balance), la mort à la huitième (le scorpion), les voyages à la neuvième (le sagittaire), le sultan à la dixième (le capricorne), l'espoir et la félicité à la onzième (le verseau), les ennemis à la douzième (les poissons). Tout cela est de pure invention et ne s'appuie sur rien tellement que si l'on changeait l'ordre de cette distribution, ils n'auraient rien à y répondre, ni aucun argument à opposer.

d) Parmi leurs théories controuvées est aussi celle qui consiste à placer chaque ville sous une constellation (2), par exemple de mettre Ispahan sous la protection du sagittaire, le Djébel-Hamadhân sous le taureau, et ainsi de suite des autres villes et territoires. Le système de cette doctrine est de mettre chaque ville sous la protection de la constellation qui dominait au temps de sa fondation ; mais est-il quelqu'un qui soit en état de confirmer ce qu'ils affirment concernant ces constellations ? Tout au plus nous pourrions en concéder la possibilité pour certaines grandes villes dont l'origine nous est connue, par exemple, *Nisapour*, fondée par *Sapor*, et *Samarkand* par *Samar*(3), mais que dire de villes comme

(1) Comp. Reinaud, *Description des monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 408 suiv. et Uhlemann, Grundzüge d. Astron. und Astrol : d. Alten p. 28; et p. 64-65. Il s'agit ici des termes purement astrologiques, nommés en grec ὑψώματα et ταπεινώματα.

(2) V. ibid. Reinaud, loc. cit., p. 389.

(3) Sur les villes de *Djébel-Hamadhan* et d'*Ispahan* v. Barbier de Meynard, Dictionn. de la Perse p. 597-608 et p. 40-48; sur la ville de *Nisapour*

Djébel-Hamadhan, composé de plusieurs districts, et *Jéhoudiah-Ispahan* comprenant une grande quantité de villages? Qu'il nous soit permis d'apporter un exemple de ces fantaisies : Un de nos astrologues contemporains soutient que la raison pour laquelle Ispahan a été préservée de l'invasion de l'armée de Fars, fut qu'alors régnait la constellation du sagittaire assisté par Jupiter, astre d'heureux augure ; mais au contraire que la destruction du territoire voisin *Sowâd* provint de la constellation du scorpion où se trouvait, au temps de sa transformation en villages, Saturne, astre de malheur; pourtant nous savons que le *Sowâd* d'Ispahan a renfermé une quantité de villages qui tous ensemble par notre astrologue ont été placés sous la constellation du scorpion, et de l'autre côté, qu'Ispahan, toute différente de celle que limite l'enceinte actuelle, comprenait une quantité de bourgades qui ont été détruites par l'invasion. Ainsi il appert de là que leurs assertions sont fausses et dépourvues de toute preuve à tel point que, si l'on composait un livre d'astrologie en sens directement opposé et que l'on établissait de la sorte l'influence des constellations, tantôt on toucherait juste et tantôt on s'égarerait, exactement comme il en arrive sous leur doctrine actuelle : peut-être aurait on même moins de change de s'égarer en suivant cette voie opposée.

e) Ainsi forcés de reconnaître le peu de fondement et de validité de leurs opinions, ils prétendent avoir reçu cette doctrine par révélation divine communiquée à Edris et la tiennent à cause de cela, pour une vérité absolue, comme dérivée d'un prophète de Dieu. A quoi nous répondons : Certainement la parole d'Edris le prophète est vraie, mais vous lui attribuez des opinions à votre fantaisie. En tout cas, la parole fondamentale d'un prophète ne peut être en contradiction avec celle d'un autre; par exemple, il est impossible que l'un soutienne l'unité de Dieu et l'autre le dualisme. La question de savoir si l'avenir appartient ou non au domaine de la science

v. ibid. p. 577-82 ; le nom de Samarkand serait composé du nom *Samar* et le verbe persan kend=kerd, c'est à dire Samar l'a bâti ; selon une autre plaisanterie de dérivation, le nom signifierait Samar l'a détruit v. Manuel de la géogr. du moyen-âge de Dimishqui trad. par A F. Mehren p. 367.

humaine, est une question capitale pour laquelle nous avons une réponse absolument négative de notre prophète, confirmée par le verset du Coran, révélé de Dieu : Personne ne connaît l'avenir, excepté Dieu [Sour. XXVII v. 66]; les paroles du prophète sont ainsi conçues : « Il y a deux choses que je crains surtout concernant mon peuple : la croyance aux étoiles et leur infidélité rejetant la doctrine du destin (1). » Ainsi j'ai la conviction ferme que le prophète Edris n'a aucune part dans le système qu'on lui attribue. Maintenant s'ils opposent qu'ils sont à même de prédire une éclipse ou pareil phénomène céleste, nous y répondons : Cette prédiction n'est pas fondée sur un jugement d'astrologie, mais sur une computation astronomique ayant pour base les tables d'astronomie, tirées de l'Almageste de Ptolémée et dérivant de l'observation immédiate; en outre elle peut être confirmée par une démonstration mathématique. Une prédiction de ce genre n'est donc pas à comparer, par exemple, avec le pronostic qu'il tombe de la pluie quand la lune entre dans le scorpion, attendu que la première peut être prouvée par une démonstration solide, ce qui n'est pas le cas pour la seconde.

f) Quant au choix des jours qu'ils ont établi sur la base des conjonctions de la lune avec les planètes, et leur théorie qui veut qu'un jour soit heureux, un autre néfaste, tout cela est faux comme ce qui précède et pour la même raison; en outre comme il n'y a pas de jour qui ne soit heureux pour les uns et néfaste pour d'autres, que tout cela dépend plutôt de l'horoscope pris à la naissance, qui ne se produit pas au même moment pour tout le monde; il est impossible d'attribuer le bonheur à certains jours entiers, à d'autres le malheur; toute leur théorie sur la distinction des jours n'est fondée sur rien. — Il en est de même de la distinction qu'ils établissent entre la « *tête* » et la « *queue* » de dragon (2) : la

(1) V. Reinaud, *Description des monuments musulmans du cabinet de M. le Duc de Blacas* t. II, p. 366, 369.

(2) Ce nom n'a rien à faire avec la constellation du Dragon; c'est une pure nomination astrologique dérivée de la ressemblance des nœuds de la lune avec l'entrelacement des corps de deux serpents. En arabe se trouve aussi le nom de *Djauzahr*. dérivé du persan *Gawzahr*, pour signifier les mêmes nœuds. Pour renseignements ultérieurs nous renvoyons le lecteur qui s'intéresse de l'astrologie arabe au *Dictionary of technical terms*, Calc. 1862,

tête ne signifiant que la direction actuelle vers le Nord et la queue celle du Sud ; elles n'ont pas d'existence réelle, mais représentent les points d'intersection ou les nœuds formés par le cercle du zodiaque avec celui de la lune où cette dernière entre dans le plan du cercle du zodiaque. La théorie que la tête est heureuse, la queue néfaste, n'est qu'une opinion tout à fait arbitraire,basée sur la différence fictive entre les deux nœuds ; et pourquoi observer cette distinction dans l'orbite de la lune et non pas dans celle des planètes qui ont toutes les mêmes points d'intersection ? enfin pourquoi attribuer le bonheur à la tête, le malheur à la queue et non pas le contraire, d'autant plus que la tête peut aussi bien prendre la direction du Sud qui représente le malheur ? Il nous semble démontré suffisamment le manque complet de toute démonstration solide pour toutes ces assertions, qui, en fait, n'ont pas plus de base que les diverses espèces de divination pratiquées par les femmes au moyen de points tracés dans le sable. Comme nos astrologues, elles nous disent la bonne aventure ; une partie de leurs prédictions se réalise, les autres pas ; peut-être même ces prédictions sont-elles plus véridiques que celles de l'astrologue.

g) Ordinairement l'astrologue et le divinateur s'appuient sur l'observation des diverses conditions de la vie humaine et prédisent ce qui convient à chacune, la même classe d'hommes ayant ordinairement des chances pareilles dont ne sont point exempts même les plus élevés d'entre eux. Ainsi il y aura des chances communes aux sultans et aux soldats, d'autres au peuple et aux paysans, et en disant la bonne aventure, certainement une partie de leurs prédictions arrivera, peut-être deux ou trois fois sur dix ; alors celui qui croit à ces futilités, se tient à ces deux ou trois fois n'estimant pour rien les 7 ou 8 fois où le résultat ne correspond pas à la prédiction. L'astrologue prédit, par exemple, à N. N. en général : Ton ennemi cherche à te perdre, et bien qu'ordinairement il n'y ait pas d'homme qui n'ait pas d'ennemi, celui qui l'entend, est bien étonné de la sagacité de l'astrologue ; ou, par exemple, il prédit que N. N. gagnera

t. I. p. 202, 510 et au petit abrégé : *Astronomica quaedam ex trad. Shah Cholgii, operâ Gravii publicata*, Londini 1652, p. 65.

ou perdra une certaine somme; qu'il lui arrivera du bien ou du mal de quelque part ; alors bien qu'il ne passe pas un an où pareille chose n'arrive, la personne intéressée est bien convaincue de la véracité de notre astrologue. De semblables prédictions ont été écrites par *Abou-el-Anbas*, homme des plus habiles de son temps, dans le livre portant le nom « *le support de la vie* (1) »; il y a laissé ses avis à toute cette classe d'hommes qui gagnent leurs vies dans les rues, y compris les astrologues. Après avoir divisé tout le monde en certaines classes : hommes, femmes, enfants, vieillards, esclaves et autres, il attribue un sort spécial à chaque classe et à chaque métier. Ces gens ont encore en mains ce livre et tirent la bonne aventure qu'ils disent à tous ceux dont la position ne diffère guère des conditions inventées par ce farceur; pourtant on s'étonne de ces prédictions. Il y a là une manière de gagner sa vie en disant la bonne aventure aux femmes et aux jeunes gens, et peut-être la véracité d'un fourbe de ce genre est aussi grande que celle de l'astrologue.

h) Si l'on objecte que l'astrologie judiciaire est semblable à la médecine, et que ces deux sciences sont sujettes à l'erreur, nous répondons : d'abord que la médecine a une base solide, c'est à dire la science de la nature dont elle est une branche, et qui démontre qu'un corps peut avoir de l'influence sur un autre et que l'un peut altérer l'autre; elle a une racine prise dans la science de la nature, tandis que l'astrologie en est dépourvue. Bien que les corps célestes exercent une influence sur ceux de la terre, cette action pourtant n'est pas connue ; en outre le médecin fait le diagnostic de la maladie en examinant le pouls et la respiration et en conclut à une affection du cœur, du foie, des voies urinaires, etc., tout cela, dans la plupart des cas, avec une parfaite sûreté ; puis il donne ses remèdes pour réagir contre la maladie, ou il conserve la santé du patient par des remèdes convenables à sa constitution; de tout cela l'astrologie ne connaît rien. Ensuite l'analogie qu'ils établissent entre ces

(1) Rizqou-l-Abi-l-Anbas. — Le nom de l'astronome Abi-l-Anbas se trouve dans le *Fihrist el-oloum* éd. de Flügel, t. I, p. 152 où l'ouvrage mentionné est nommé : *fadhâilu-l-rizq*; — il appartint au 3e s. de l'Hédj. et mourut sous le chalife al Motawakkil.

deux sciences, est fausse : la science des étoiles comprend divers degrés : le premier fondé sur une base solide, sur les démonstrations mathématiques et spécialement sur l'Almageste, est l'astronomie ou la science du mouvement des corps célestes ; le deuxième n'ayant pas de base si solide, comprend la science des tables astronomiques ; bien que ces tables fassent partie de l'Almageste, l'auteur pourtant a pu s'égarer dans ses calculs, et, en réalité, on y trouve des endroits où il lui a fallu se contenter d'un à peu près, par exemple, quand il tire la racine carrée d'un nombre non carré, l'exactitude de cette opération étant en réalité impossible ; le troisième degré, celui où ils prétendent deviner par les étoiles l'avenir caché, est dépourvu de tout fondement. Le premier degré de l'astronomie correspond dans la médecine à l'anatomie ou à la science de la composition du corps humain, de ses membres, de ses outils, de ses divers fluides et de ses mélanges ; en général, c'est la science des lois de la nature que nous ont laissée les livres de la médecine. Le deuxième degré, ou la science des tables astronomiques est parallèle à la connaissance des remèdes et des traitements des maladies, fondée sur une base solide et sur l'analogie, bien qu'elle soit exposée à erreurs, puisque le diagnostic ne dépend que de la sagacité du médecin qui en observant les symptômes ne saisit pas toujours la vérité ; il en est de même des tables astronomiques. Enfin le troisième degré, l'astrologie judiciaire, correspondant à l'art des praticiens ou plutôt des charlatans, est dépourvu de toute base scientifique. Ainsi, il est évident que la prétendue ressemblance de la médecine et de l'astrologie est une pure fiction et dénuée de toute raison. Mais allons plus loin et supposons même que la médecine n'est pas une science solide ; cela prouverait-il la vérité de l'astrologie judiciaire? La seule conséquence à tirer serait le peu de valeur qu'il faudrait attribuer à ces deux sciences ensemble. Il s'ensuit alors que toute concession faite à ceux qui croient à la réalité de l'astrologie ne prouve que le manque de discernement des sciences et une ignorance complète de la vérité ; enfin que tous les livres composés sur cette matière ne sont que des faussetés inventées par leurs auteurs.

II.

Il ne nous reste maintenant qu'à prouver qu'il nous est défendu d'étudier l'astrologie judiciaire parce qu'il est impossible à tout être humain de l'atteindre.

a) Bien qu'il soit bien certain, selon l'opinion unanime des savants, que tout ce qui est sujet à la naissance et à la destruction se rattache au mouvement des sphères comme à la cause la plus prochaine, nous devons cependant attribuer à ce mouvement des causes supérieures, à savoir les anges célestes, appelés *âmes* dans le langage technique des savants. Nous devons aussi attribuer aux actions de ces âmes des causes supérieures encore, c'est-à-dire les anges Chérubins, appelés aussi intelligences, qui en dernière analyse sont eux-mêmes dirigées par Dieu. Ainsi, nous avons *Dieu* comme dernière cause de tout ce mouvement, produit par l'entremise des êtres médiateurs entre Dieu et le monde, c'est une question que nous avons traitée et résolue précédemment ailleurs (1). Il en résulte que les rapports des âmes célestes avec les corps célestes et avec les étoiles correspondent parfaitement à celui qui unit nos âmes à nos corps; comme celles-là dirigent le mouvement des étoiles, de même nos âmes dirigent nos corps; toute sphère et tout corps céleste est nécessairement doué d'une âme particulière qui lui donne son mouvement, soit grand, soit petit, comme c'est le cas du corps humain. C'est pourquoi les savants enseignent que les étoiles et les sphères sont douées d'une intelligence et du libre arbitre dans leurs actions. Par conséquent, chacune de ces âmes agit sur ce monde et spécialement sur nos âmes d'une manière particulière, bien qu'il soit impossible à l'homme d'apercevoir cette influence, de savoir par exemple quelle est l'action de Sohâ (2) ou de quelque autre petite étoile. Nous savons que les étoiles dites nébuleuses, la lactée et d'autres conglomérations comprennent une infinité de petits corps que l'œil ne peut discerner, et que ce ne sont point les planètes seules qui ont de l'influence sur les événements terrestres, mais au contraire, que toute étoile et toute sphère, si petite qu'elle soit, exerce sur eux son action;

(1) V. p. e. *Le Muséon* de l'année 1883, p. 468-69.

(2) Petite étoile de la constellation de la grande ourse.

voilà ce que nos astrologues ne prennent pas en considération, et se gardent de nous dire dans leurs livres. Ordinairement, ils concèdent les influences des sphères célestes, mais les restreignent aux sept planètes ne sachant pas que les autres sphères saisies par une observation confirmée par l'analogie, atteignent à peu près le nombre de 60 dont quelques-unes environnent la terre, tandis que d'autres sont excentriques ; il est même possible qu'elles dépassent ce nombre, bien qu'elles ne soient pas aperçues. Les savants ont même concédé que toute étoile fixe pourrait avoir sa sphère comme les planètes ; cela admis, qui pourrait être à même de fixer l'influence de toutes ces sphères sur notre monde sublunaire ? Les astrologues au moins n'en disent rien et négligent tout ce qui dépasse les sphères des planètes.

b) Nous prouverons encore d'une autre manière l'impossibilité où se trouve l'homme de savoir quelle influence les sphères célestes exercent sur les événements du monde ; cette dernière preuve sera tirée de la diversité des objets terrestres. Ces influences, disons-nous, ne dépendent pas seulement des corps célestes, comme causes de cette action, mais encore des objets de ce monde soumis à ces influences ; bien que nous soyons convaincus de l'influence des corps célestes, nous ignorons entièrement jusqu'à quel point la nature des objets terrestres peut en être affectée, et à quel point cette influence devient inefficace. Le forgeron, p. e. le plus habile ne peut former un glaive ni un couteau avec du bois ou de la laine, mais avec du fer seul ; nous voyons de même les effets différents des rayons du soleil sur la terre ; par leur ardeur certains objets s'ammollissent p. e. la cire et le miel, tandis que d'autres s'endurcissent, p. e. le sel, e. a. Comme la diversité des effets dépend des récipients comme c'est le cas des rayons qui, tout en restant les mêmes, fondent la cire et le miel, tandis qu'ils durcissent le sel, ainsi il en est des effets bons ou mauvais produits par des étoiles sur la terre. Mais comment aurons-nous la connaissance suffisante des faits terrestres spéciaux pour savoir quelle espèce peut recevoir les influences de Mars, quelle autre celles de Sirius ou de quelque autre sphère céleste, quelle autre enfin n'en est pas du tout susceptible ? Les particularités étant infinies, la science humaine est incapable d'embrasser l'infini. Malgré cette incapacité, les astrologues

cherchent, mais vainement, à s'appuyer de divers écrits faits sur cette matière; ils se chargent ainsi d'une responsabilité d'autant plus grande qu'ils reconnaissent leur impuissance à étudier tous ces livres. On a donc parfaitement raison de dénier toute valeur à l'astrologie judiciaire bien que, comme nous l'avons vu, ce jugement soit motivé à un autre point de vue. Et si même nous cédions sur tous les points de réfutation que nous avons exposée et attribuions exclusivement aux sept planètes l'influence exercée sur les objets terrestres; si nous supposions en outre chez les astrologues la connaissance des divers degrés de cette influence sur chaque objet, leurs jugements ne seraient justes qu'à la condition que ces objets restassent invariables sans éprouver aucun changement dans leurs qualités essentielles; ce qui n'est pas le cas; car les quatre éléments sont assujettis à un changement continuel, une particule de terre se transforme tantôt en eau et tantôt en air, une particule d'eau se change en air et celui-ci de nouveau en eau; une particule d'air se métamorphose en feu et celui-ci en air. Les conditions des éléments étant telles qui nous garantira que l'objet terrestre ayant subi, dans certaines conditions, l'influence des étoiles reste soumis à cette influence après avoir changé de conditions et des qualités spéciales ? Le jugement de l'astrologue avant ce changement doit nécessairement différer de celui qu'il porte après. Prenons p. e. la lune qui, selon l'opinion de nos devins, produit la pluie après son entrée dans le scorpion (1), ce qui veut dire que les vapeurs montant de la terre se condensent en nuages qui font tomber de la pluie. Nous savons que les vapeurs ne s'élevent que d'une terre humide et se condensent en nuage par le froid; cela arrivera à l'entrée de la lune dans le scorpion p. e. dans les terrains froids et montagneux du Thabéristan (2); mais si au lieu de ces terrains nous avons des déserts et des sablonnières, alors les vapeurs se transforment non point en nuages, mais en air chaud. Ce changement de conditions naturelles pouvant

(1) Comp. p. 395 ci-dessus.

(2) L'auteur nous renvoie souvent aux résultats de ses recherches faites en voyages scientifiques dans le Thabéristan, la vallée de l'Oxus, dans le Khorasan, le Deilem etc. v. les *Thabiyât* ou la phil. de la nature, Ve division (al-fan) I Ch. traitant de la formation des minéraux; et dans les *An math*, Namth II, où il parle de la formation de la neige.

arriver en tout lieu de la terre, quelle confiance pouvons-nous avoir dans le jugement des astrologues, et quels fruits tirerons-nous de leurs œuvres basées sur la supposition de l'immutabilité des objets terrestres ? Nous ne pouvons donc tirer aucun avantage de l'étude de ces prédictions astrologiques, et comme rien n'y est sûr, il est inutile de s'en occuper, parce que toute science qui manque de base solide, est inabordable à l'intelligence humaine. En outre. les maîtres de cette science déclarent que le bonheur et les accidents malheureux, dépendant de l'influence céleste, sont absolument inévitables et fixés comme le destin ; à quoi bon alors d'étudier cette science, même si elle était solide et juste ? Combien plus justement pouvons-nous la négliger puisqu'elle ne contient, comme nous l'avons vu, que des mensonges et des futilités ou, tout au plus, des assertions et des opinions douteuses. « Finissons, conclut Avicenne, maintenant cette réfutation ; tout développement ultérieur serait superflu, et le lecteur qui ne serait pas satisfait de ce que nous avons présenté, ne le serait pas davantage d'un exposé plus étendu. »

Nous avons vu dans tout ce traité Avicenne parfaitement dégagé des préjugés de son temps en ce qui concerne les erreurs astrologiques et alchimiques. Bien qu'il accorde, d'une manière bien indécise, aux corps célestes une certaine influence sur les faits terrestres, p. e. lorsqu'il parle de l'horoscope tiré à la naissance, il dénie pourtant à l'astrologie judiciaire toute base solide et la regarde comme un tissu d'opinions et d'assertions fantaisistes et vagues. Comme nous ne possédons encore presque rien des nombreux écrits d'Avicenne, j'ai eu soin de le suivre pas à pas excepté dans quelques petits morceaux qui traitent des spécialités techniques de l'astrologie ; le texte original même abrégé par la traduction nous donne un exemple du style un peu prolixe et diffus, que lui a souvent reproché son commentateur célèbre ar-Râzi. Dans la suite de ce travail que nous remettrons à un cahier prochain, nous montrerons Avicenne traitant, sous la forme dialectique de Platon, dans sa petite dissertation dialoguée « *sur le destin* » le développement ultérieur de la question des rapports du libre arbitre avec la causalité physique (1).

(1) « **Risâlet fi-l, Qadr.** »

LE TRAITÉ D'AVICENNE SUR LE DESTIN.

AVANT-PROPOS.

Le traité d'Avicenne que nous allons analyser porte le titre de *Risâlet fi-l- Qadr*, c'est-à-dire « *Dissertation sur le destin.* » Il a été composé en un style artificiel de rhéteur; il est surchargé de métaphores et d'allusions dont la traduction littérale serait extrêmement difficile, vu surtout que nous n'en connaissons pour le moment qu'une seule copie qui se trouve dans le précieux manuscrit appartenant à la bibliothèque de l'université de Leyde (1). C'est pourquoi nous n'avons pu nous proposer actuellement que de rendre, avec la plus grande exactitude, le développement des pensées qui y sont contenues, et comme ce traité est, selon notre opinion, une des compositions où l'esprit particulier de notre auteur se manifeste avec la plus grande clarté, nous comptons en publier le texte arabe aussitôt que nous réussirons à avoir encore une copie à notre disposition. En attendant, qu'il nous soit permis de rapporter en peu de mots le schème artificiel de la composition. L'auteur nous représente la rencontre qu'il fait d'un de ses amis qui entame avec lui une discussion sur les rapports du libre arbitre et de la responsabilité humaine avec le destin. Alors Avicenne, fatigué par l'âge et privé de la vigueur nécessaire, invoque le secours de *Hay b. Yoqthsân*, vieillard qui unit la piété et la sagesse à une ardeur juvénile et infatigable et qui, après quelques paroles adressées à Avicenne, conduit la discussion

(1) V. Cat. Codd. arab. Biblioth. univ. Lugdun-Bat., vol. III, n° MCCCCLXIV, p. 324.

jusqu'à la fin, tout en défendant l'opinion orthodoxe, selon laquelle le libre arbitre humain est presque réduit à une vaine abstraction de la pensée qui en vient à disparaître quand elle est mise en rapport avec l'omnipotence de Dieu. Ce personnage d'*Hay b. Yoqthsân* nous a été déjà présenté dans un autre petit traité d'Avicenne portant le même nom et d'un contenu si obscur et si mystique, qu'il nous aurait été impossible, sans l'explication arabe d'Ibn-Zaila (1), d'en fixer le sens. C'est le représentant de la sagesse divine où l'intellect actif qui explique à Avicenne le symbolisme mystique de toute la création depuis le monde sensible jusqu'à la dernière sphère céleste, y compris Dieu lui-même. Son nom est défini comme « *le vivant fils du vigilant*, c'est-à-dire l'intellect humain mis en mouvement par la sagesse divine ; c'est pourquoi Avicenne nous le représente ici comme l'une de nos anciennes connaissances. Ce traité d'Avicenne « *Ibn Yoqthsân* » n'a absolument rien de commun avec le roman de beaucoup postérieur d'*Ibn Thopheil* portant le même nom (1) dont le but est de prouver la possibilité donnée à l'homme d'arriver à un même terme de développement, soit, graduellement quand il fait partie d'un état civilisé, soit, immédiatement par la spéculation et l'intuition, quand il vit dans une solitude complète, séparé de la société humaine. Après ces observations préalables, nous allons aborder l'analyse de la dissertation.

INTRODUCTION.

En revenant de la ville de Shimler à Ispahan, Avicenne s'arrêta dans un château appartenant à l'un de ses amis dont l'âme troublée par des doutes philosophiques regardait la dialectique comme la voie sûre et unique d'arriver à la vérité. Ils entamèrent une discussion sur le destin, mais ils n'aboutirent qu'à une querelle sans résultats, chacun persistant

(1) Ce commentaire se trouve dans le manuscrit Ar. du Brit. Museum, n° 978, III, p. 448 du « Cat. Codd. Ar. Musei Britt. »

(2) Cet ouvrage a été publié pour la première fois avec la traduction latine par G. Pococke, (Oxonii 1700, in-4°) sous le titre « philosophus autodidactus sive epistola Eb*n*-Tophail de Hai Ebn Yokdan. »

dans son point de vue; son ami doutait de l'influence du destin comme incompatible avec le libre arbitre et les actions humaines, tandis qu'Avicenne faisait tous efforts pour le réfuter dans l'espoir de remédier à sa maladie et rabattre un peu son ardeur. Tout à coup Avicenne s'aperçut de l'arrivée, lointaine encore, du sage vieillard *Hay ben Yoqthsân*, par l'intervention duquel il espérait finir la querelle, et qu'il regardait comme amené par une intervention providentielle; car son ami n'avait pu concilier dans sa pensée la doctrine du destin, en tant qu'il domine toutes nos actions, bonnes ou mauvaises, sérieuses ou frivoles, avec la responsabilité morale, qui nous fait attendre la récompense et craindre le châtiment. Qu'il soit le bien-venu, dit-il, ce Hay b. Yoqhtsân pour nous aider dans cette discussion et lui donner une solution. Alors Hay b. Yoqthsân, reçu avec tous les honneurs qui lui étaient dûs et initié à l'objet de la querelle, commence par adresser la parole à Avicenne, qu'il trouve bien changé d'humeur depuis les jours passés, sans talent oratoire ni ressources de logique.

C'est bien le temps, dit Avicenne lui-même dans sa réponse, qui l'a atteint; il en a ressenti les vicissitudes, jusqu'au moment où son esprit a été affermi par l'intelligence de la doctrine théorique et pratique du destin. Car, dit-il, quand l'analogie prouve la vérité d'un principe, et que la pratique appuie l'analogie, tout doute doit s'effacer, et une conviction complète entrer dans nos cœurs; mais son ami, ajoute-t-il, a subi l'influence de Satan en niant le destin; il a été conséquemment troublé dans son âme parce qu'il a manqué de la sagesse nécessaire pour trouver la solution de cette question; bien que Dieu révèle les mystères par des paraboles tirées des choses de la vie, il est resté inaccessible à toute admonition et s'est obstiné dans ses propres pensées. C'est pourquoi il supplie Hay b. Yoqthsân d'assumer le rôle d'arbitre dans cette lutte, vu sa sagacité d'esprit et son expérience ordinaire appuyée ici de l'aide de Dieu, peut-être le cœur de son ami s'éveillera-t-il à la résipiscence et la paix lui sera rendue, en sorte qu'il ne persiste pas à s'attacher avec tenacité à une fausse doctrine, mais l'abandonne dès que la vérité l'illuminera de la plénitude de sa lumière; s'il lui manque le zèle nécessaire pour les choses divines,

peut-être qu'après un certain temps fixé par la Providence, il le recouvrera, bien qu'il soit pour le moment réduit à l'extrémité et que le médecin spirituel ait perdu tout espoir de le guérir. En tout cas il faut l'aider, ne fût-ce que pour remplir le devoir de l'assistance mutuelle que les amis ont entre eux ». — Alors *Hay b. Yoqthsân* prit la parole et dit :

Hay b. Yoqthsân prenant la parole et s'adressant à Avicenne, relève l'omnipotence de Dieu et donne le conseil d'appliquer ses admonitions avec douceur.

a) « Tout doucement mon ami! la puissance et le gouvernement des esprits n'appartiennent pas à toi, mais à celui dont la sagesse a embrassé tout avant la création, qui a disposé et mêlé les éléments contraires, qui de même a partagé les vertus et les vices entre les hommes. Aux uns il a donné la lourdeur et la pauvreté d'esprit, aux autres la célérité et la promptitude à saisir les choses intelligibles; aux uns la violence, aux autres la persévérance pleine d'espoir; il nous indique le chemin droit et il nous mène à l'erreur; il nous destine la béatitude et la perdition, l'obéissance et l'obstination, la douceur et l'esprit d'altercation; il sait d'avance quel parti sera le plus fort; à lui rien n'est caché; il fait exécuter ses ordres et ses arrêts; il n'y a rien qui puisse s'y opposer. C'est pourquoi il faut céder à la destinée, toute opposition ne servirait qu'à affaiblir nos forces. Cependant cesse tes sévérités envers ton ami, ne le réfute pas avec violence, mais donne les conseils avec douceur et les admonitions sans amertume; emploie plutôt la miséricorde qui guérit le malade dans l'âme et le corps et par laquelle toi comme lui, tu seras bénis et recevras la bonne direction. Tout le monde n'a pas été doué de la continence de Josef (1), à qui la beauté divine se montra, ni de la chasteté d'Absal (2) quand il fut averti par l'éclair

(1) L'histoire de Josef est assez connue ; V. Coran, Sour. XII.

(2) Quant à *Absâl* ou *Salamân et Absâl*, c'est le nom d'une légende mystique, qui a été traitée par Avicenne, et se trouve dans l'index de ses écrits, composé par Djouzdjâni, bien que nous l'ayons cherchée en vain dans les manuscrits, contenant les traités d'Avicenne, à Leyde et à Londres. C'est au célèbre commentateur des écrits philosophiques *Nâsir ed-Din Thousi* que

de la lumière céleste. » — Puis s'adressant à l'ami d'Avicenne, il continua :

Hay b. Yoqthsân s'adressant à l'ami d'Avicenne fait remarquer que l'homme est contraint dans ses actions, qu'il s'approprie seulement, après qu'elles ont été destinées d'avance par la sagesse de Dieu. Il faut user de douceur dans la discussion.

b.) « Et vous, mon ami ! blessé dans votre âme par les promesses de récompense et les menaces de punition, il faut vous rappeler que tout cela regarde l'homme en tant qu'il s'approprie les actions et non comme être dirigé et presque

nous devons un examen minutieux de cette légende et de ses diverses variantes; il se trouve dans son commentaire de l'ouvrage important d'Avicenne, intitulé *al-Ishârât wal-Anmâth* qui contient un abrégé de toute la métaphysique, à l'occasion du commencement du x° *namth* où *l'intuition* des saints a été décrite, et l'exemple est tiré de la vraie conception du livre «Salamân et Absâl» : en ces mots : « *Et quand ton oreille aurait été frappée par le récit de l'histoire de Salamân et Absâl, tu seras convaincu que tous les deux sont des symboles indiquant les degrés divers de l'intellect; prépare-toi donc à la vraie solution de cet énigme selon tes forces spirituelles !* Le fond de la légende, selon ce qu'en dit Avicenne, est celui-ci : Salamân et Absâl étaient frères germains; Absâl, le cadet, était l'objet de la passion de la femme de son frère; pour satisfaire son amour, elle proposa de donner sa sœur en mariage à Absâl, dans le but d'occuper sa place dans la nuit des noces. Mais Absâl averti par un éclair du ciel au moment suprême, évita ainsi, bien qu'avec peine, de se rendre coupable envers son frère; c'est la situation à laquelle visent les mots de notre citation, donnés dans l'exposé. Absâl représente ici la faculté spéculative de l'homme qui à la fin saura dominer les passions sensuelles, symbolisées par la femme de Salamân. En nous contentant ici de cette partie du symbolisme, nous ferons seulement remarquer que cette légende d'origine, grecque, selon et-Thousi, et venue par une version de Honaïn b. Ishâq, a reçu un développement très varié, dont le dernier, tout à fait différent de celui que nous avons donné ici selon Avicenne et son commentateur et-Thousi, est dû au célèbre poète persan Djâmi, auteur du poème épique *Salamân* et *Absâl*, comprenant 1131 vers du mètre raml et publié par Forbès Falconer. Nous en possédons encore une version abrégée ou imitation anglaise, intitulée : « Rubaiyât of Omar Khayyam and the *Salamân* and *Absâl* of Jâmi rendered into english verse, London, 1879. L'analyse de cette dernière version de la légende est bien éloignée de notre but actuel. Cette légende, tirée du commentaire de Thousi, se trouve séparément dans un petit manuscrit appartenant aussi à la bibliothèque de l'université de Leyde, v. *Catal. Codd. Arab. ed. de Goeje*, t. III, p. 323, n° MCCCCLVI; elle a été imprimée à Constantinople dans l'imprimerie d'al-Djéwâib, avec l'édition de *'tisâ resâïl*(neuf traités philosophiques d'Avicenne), 1298 H. = 1881 Ch. p. 112-24.

contraint. Si l'homme, contraint dans ses actes, croyait à sa justification moyennant ses propres forces, il démontrerait sa thèse de la même manière que vous le faites maintenant contre nous; mais l'intellect ou la sagesse divine ayant le plein pouvoir de le laisser agir ou de le retenir, c'est en vérité Dieu, dans sa sainteté, qui l'expose au reproche et au blâme ou qui lui suggère des excuses; tout ce qu'il exécute et dispose, ne dépend que de la volonté divine qui dirige tout dans un certain but; le serviteur fidèle répond à sa vocation et le rebelle seul s'y oppose. Lui serait-il possible de conserver son indépendance d'action et d'arrêter les plans de Dieu? Nullement! L'être divin ne demande à personne la permission d'agir, c'est évident aux yeux de toute personne qui est initiée aux choses divines et aux mystères de la sagesse. »

S'adressant alors à Avicenne et à l'ami :

« Quant à la charge que vous avez assumée de guider votre ami, il faut employer beaucoup de patience; ce n'est que le temps et l'assistance divine qui pourront le ramener sur le droit chemin, sans précipitation et sans cet éblouissement des yeux que cause une lumière trop subite. Ce chemin que je vous montrerai, est réservé aux guides intelligents et parfaits qui allègeront votre tâche; prenons donc le chemin le plus sûr pour atteindre notre but :

Le chemin qui ramène l'égaré de l'erreur, est réservé aux maîtres. Parabole proposée pour illustrer le rapport de la liberté humaine avec le destin. L'homme exposé continuellement aux attaques des tentations sensuelles n'est pas assez gardé par ses facultés intellectuelles; il n'aura à la fin d'autre ressource que d'implorer les anges célestes destinés par Dieu à le secourir.

c) La sainteté de Dieu ne permet pas à toute intelligence inférieure de prendre cette route, puisque le Créateur divin n'agit et n'est en repos, n'avance et ne recule point comme l'homme. Par la comparaison de ses actions avec les actions humaines, les expressions se confondront et des ténèbres profondes vous envelopperont, plus épaisses encore que vos doutes, causés par la réflexion sur les promesses et les

menaces de la récompense et de la punition de l'autre vie. Il ne vous restera, dans l'espoir d'éloigner ces doutes et d'écarter ces ténèbres provenant de la doctrine des bonnes intentions et des œuvres, et pour réussir à vous délivrer de la chaîne des reproches du Seigneur, qu'un fardeau peut-être encore plus lourd, que celui de ton adversaire (c'est-à-dire Avicenne). Si vous voulez faire la comparaison entre les actions humaines et celles de Dieu, tenez donc celle-ci comme la plus convenable : « Deux personnes d'âme généreuse eurent l'intention d'élever dans un désert stérile et dépourvu de toute ressource de la nature et de l'aide des hommes, mais dont la traversée était inévitable pour arriver aux bords de la mer et aux ports de communication, un hôtel pour le confort des voyageurs, qui, après avoir traversé des montagnes inaccessibles, des ravins profonds et des défilés étroits, à peine accessibles aux bêtes de somme, y trouveraient un asile sûr et bien gardé, des jardins, des bains, des mosquées, des coupoles, des arcades abritées contre le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été, avec tous les agréments possibles du voyage. Aucun des deux n'était mu par aucun but égoïste, ni par l'espoir du gain ou de la louange de ses contemporains, ni par des témoignages de reconnaissance ou de sympathie ; la seule chose qui les distinguait, consistait en ce que l'un était exclusivement poussé à achever cette œuvre par la générosité innée de l'âme, malgré sa conviction ferme et sûre que tout irait, comme il en arrive ordinairement dans ce monde, au rebour de ses meilleures intentions ; que le château du desert, malgré tous les avertissements donnés aux peuplades environnantes, au lieu d'être un asile de voyageurs, deviendrait à la fin une repaire de brigands, d'où l'on attaquerait les caravanes, et rendrait les routes peu sùres ; que ce serait un lieu de réunion pour tous les malfaiteurs et débauchés du pays, et ne servirait de refuge qu'à très peu de personnes honnêtes. L'autre au contraire était persuadé de la réussite de son entreprise, et convaincu qu'il exécutait une œuvre de bienfaisance, dont les conséquences salutaires se répandraient dans le monde par l'aide de Dieu. Enfin, le château élevé, les craintes du premier se réalisèrent, tandis que l'autre persévéra dans ses illusions ». « Dites-moi, continue Hay b. Yoqthsân à

l'ami troublé par ses idées concernant le destin, comment jugeras-tu ces deux personnages, en prenant la raison comme arbitre suprême entre les intentions et le destin? Peut-être accepteras-tu l'excuse de la bonne intention du deuxième, parce qu'il n'a pas eu le pouvoir d'exécuter son dessein; peut-être l'accuseras-tu d'avoir manqué de sagacité pour avoir entrepris une œuvre qui est devenue la cause de troubles universels et un sujet de repentir pour lui-même, attendu qu'il n'a pas réfléchi d'avance aux suites de son acte. Quant au premier, son jugement ne laisse point de place au doute : il s'est exposé à une foule de reproches, contre lesquels il n'a point d'excuse à proférer; et pourtant, quelle est celle de ces deux actions qu'il faut assimiler à l'action de Dieu, si toutefois il est possible de comparer la créature avec Dieu, en tant qu'il est l'origine du bien et du mal, du beau et du laid? Ne serait-ce point l'acte du premier, en tant qu'il n'a eu, en agissant de la sorte à l'instar de Dieu, ni intention, ni but, ni cause motrice? Nous voyons donc que le destin est le moteur de *l'intention et l'exécuteur de l'action humaine;* c'est lui qui, en maître absolu, s'attaque à la fragile demeure de l'homme, par toute espèce d'artifices (c'est-à-dire les tentations du monde sensible), bien que l'entrée en soit défendue par des gardiens (c'est-à-dire les facultés intellectuelles de l'homme). Et ces assaillants ont plein pouvoir d'agir par toutes sortes de tentations et de moyens de persuasion, tandis que la défense est confiée à des agents dont l'utilité n'est pas toujours bien sûre, dont l'initiative est molle et l'influence souvent très faible. Alors les pensées salutaires ne sont éveillées que par des voix intérieures qui chassent le sommeil du penseur, brisent l'enveloppe du cœur, et en soufflant le feu dans son intérieur, font espérer qu'il échappera à de nouvelles attaques. Mais s'il balance entre les tentations et les admonitions, il sera bientôt livré en proie et sacrifié à ses ennemis. Voilà notre pauvre homme cloué à sa place et subjugué par ses passions! Il n'aura d'autre ressource que de s'adresser aux seuls anges tutélaires, aimés de Dieu, tandis que les gardiens ordinaires lui refusent le plus souvent leur assistance.

Quant à ces motifs extérieurs et accidentels qui influencent la volonté et les actions humaines et dont il faut chercher

la vraie source dans la volonté de Dieu, il est en général à remarquer que l'imagination ainsi que la réflexion qui provoque la pensée en formant une image dans l'intérieur, précède toujours la manifestation de la volonté. Quelquefois ce qui frappe la réflexion et l'éveille devient une pensée solide, une opinion d'une certaine force et durable, mais quelquefois c'est une image fugitive, un souffle vague et peu stable, dérivant d'une fantaisie troublée et trop faible, lui-même, pour être retenu. L'effet de cette espèce d'impressions n'est ordinairement qu'un éveil subit de la sensualité ou de la colère qui passe promptement à d'autres sensations provoquées par des impressions du même genre et dont l'énumération serait ennuyeuse. Quelquefois nous voyons l'éclair de l'acte briller après ces impressions, et s'il ne se produisait pas, tout en vérité serait plongé dans la torpeur; mais si même cet éclair est supposé assez fort, l'action qui en résulte, ne dépassera pas celle d'un rêveur, dont les desseins ne sont fixés à rien de solide. C'est un moteur dérivant d'une étincelle de la fantaisie et s'éteignant avec elle, comme cela arrive, dans le rêve, au dormeur qui, plongé dans le sommeil, n'est impressionné que d'une image vague et vaine. Mais de même que celui-ci n'a pas perdu la sensibilité, ainsi la pensée est accessible à cet éclair fugitif; ce ne sont que les membres extérieurs qui sont assoupis par le sommeil, tandis que l'intérieur est en éveil, la réflexion toujours travaillant, unie à la force du désir. Ainsi l'homme en général, se trouve entre l'état de veille et de sommeil; tantôt il est surexcité par la fantaisie, tantôt par une opinion indécise, tantôt enfin par le désir qui, uni à la force de l'intention, maîtrise tout à la fois et produit le mouvement de l'action. Nous considérons donc *le désir* comme le principe de toute action, quel que soit son but; mais ici, il faut observer que toute volition humaine a un principe de commencement, qui de même suppose une cause, à laquelle l'existence d'un moteur est nécessaire; là, où cet enchaînement n'existe pas, tout lien de causalité est rompu. Quelquefois pourtant les liens de la causalité se relâchent, et les volitions humaines dérivent de motifs différents et contradictoires, qui, dominant toute résistance, assaillent l'homme de tous côtés et le mènent ainsi lié et privé de toute force; ne lui laissant aucun relâche, ils

l'emmènent, la langue rendue muette, incapable d'appeler au secours, et le lancent pénétré d'horreur dans la profondeur de l'abîme. Cela ne dérive-t-il point des vicissitudes du destin qui entraînent l'homme sans lui laisser la faculté d'entendre les admonitions? Et si même il se présentait un mentor selon la volonté du Seigneur, qui serait à même de fixer cette volonté, et de la faire correspondre à la volonté de cet homme soumis à la tentation, si ce n'est Dieu seul? C'est pourquoi les voies droites et claires seules nous conduisent au but désiré, sans égarement causé par des questions épineuses et obscures. Peut-être ceux qui sont guidés par la Sagesse divine, seront-ils exempts de cette espèce de controverse; instruits par la volonté de Dieu, ils n'encourront aucun blâme en y participant. Celui-là seul s'égare qui ne prenant pas l'intelligence pour guide se soustrait à la recherche de la vérité de peur de perdre son bagage terrestre, tandis que l'homme droit et généreux, conduit par l'intelligence, arrivera à la station finale de son voyage. Mais revenons de cette digression et examinons les tentations dont nous avons parlé!

La force des tentations varie selon leurs rapports avec les âmes; il n'y a pas grande différence entre l'âme entraînée par le destin et celle que subjuguent les passions. Le rapport entre la responsabilité humaine et le destin est éclairé par une parabole. La récompense de l'autre vie ne doit pas être considérée comme un salaire, mais comme un don gratuit de la grâce divine, et les menaces de punition s'adouciront et s'effaceront par la clémence de Dieu, qui sait d'avance tout ce qui concerne notre obéissance ou désobéissance. La foule seule enveloppée de ténèbres, pleine de frivolité et de légèreté, sera l'objet de la punition divine. Aussi faut-il renoncer à toute comparaison faite entre Dieu, dans ses promesses et ses menaces, et la pauvre créature humaine (1).

d) Les motifs qui se présentent à l'esprit n'agissent pas également sur toutes les âmes; le degré d'affinité existant entre eux et les âmes varie constamment; quelquefois une âme succombe, tandis qu'une autre surmonte une tentation de beaucoup plus

(1) Comp. cette section avec le ch. IX du traité d'Abd-ar-Razzâq sur la prédestination et du libre arbitre, trad. par St. Guyard, dans le Journ. As. 1873, 1 p. 196.

forte; cela dépend de leur diversité de nature, du développement individuel des mœurs, de la sagacité ou du manque d'intelligence, du caractère hardi ou craintif. Ainsi un motif de sensualité ne captive pas l'homme expérimenté et abstinent, au même degré que le voluptueux jeune et frivole; de même, les excitants provenant de la colère ne saisissent pas le tempérament froid aussi bien que le chaud, ni l'homme satisfait comme le désespéré; celui qui s'approche du déclin de la vie, n'est pas léger comme celui qui se trouve à la fleur de la jeunesse. Par conséquent, à des causes données se lient d'autres causes, à des motifs s'opposent des obstacles, et les coursiers du temps, en entamant leur course sur le vaste hippodrome du monde, sont maintefois détournés de leur route par des obstacles et poussés dans une direction tout opposée à leur but. Parfois ils sont arrêtés subitement ou choquent violemment un obstacle. Supposons maintenant que la volonté cède aux tentations de manière que les actions soient mauvaises, nous pourrions presque aussi bien qualifier cette volonté, qui cède, de volonté *contrainte* par ce que, en vérité, si tu n'es pas contraint, tu en as toute l'apparence et, si tu cherches une excuse dans l'omnipotence de Dieu, il n'y a pas grande différence entre le premier, le deuxième et le troisième coursier de l'hippodrome, entre l'hôte invité et celui qui accompagne l'hôte; pour exprimer la différence, on ne trouverait que des synonymes. — Voilà la distinction entre la contrainte provoquée par le destin et celle que causent les motifs extérieurs et les appétits sensuels qui s'emparent de ton libre arbitre et maîtrisent ton choix, au point de le faire *disparaître!* Si le pécheur lancé dans l'abîme par le destin est excusable, il en est de même de celui qui a été entraîné par ses passions; ou, en tout cas, il l'est *presque au même degré*, en tant que tous les deux n'auront pu agir que conformément à la volonté divine; aussi l'homme généreux n'hésiterait pas à recevoir leurs excuses et cesserait de leur faire des reproches à l'un comme à l'autre, à celui qui a été assujetti au destin, comme à celui qui a cédé à l'entraînement de sa nature. Est-ce que la majesté divine ne témoignera pas contre toi, si tu lui attribues des menaces et des promesses, bien que Dieu ne soit comparable à aucun être humain? Au contraire si tu considères Dieu comme élevé au-

dessus de toute comparaison humaine, es-tu sûr qu'il t'a privé de tout espoir de salut, ou qu'il t'a garanti sa récompense comme nécessité? Quant à ton opinion sur la responsabilité humaine, c'est une question qui dépasse les forces de ta raison, mais que je t'expliquerai par une comparaison : « Un homme opulent, complètement indépendant et ne se souciant ni de louange ni de blâme, à qui l'exécution de ses ordres n'est pas plus profitable, que la désobéissance de ses serviteurs ne pouvait lui nuire, rassembla sa famille et ses domestiques, et leur intima cet ordre : tout individu qui aura défriché de ce terrain pierreux autant que la mesure d'un empan, sera payé en or, en diamants et émeraudes, tandis que toute personne qui désobéira à mes ordres, sera saisi et tué après avoir eu les yeux crevés. Les serviteurs, les uns dominés par l'indolence, les autres entraînés par leurs passions, se montrèrent désobéissants, et bien que le maître n'eût promis la récompense en or et émeraudes que comme moyen d'exhortation et menacé des supplices et de la croix que pour éloigner du mal, il se mit à conférer les récompenses et à faire subir les peines. On lui demanda alors : Ne veux-tu pas plutôt diminuer les récompenses et mitiger les peines prononcées contre les coupables? Il répondit : après mûre réflexion, je me décide à augmenter mes bienfaits, je redoublerai mes récompenses envers mon serviteur fidèle; se ressouvenant de ma bonté, il s'en rendra digne par de nobles intentions et un but élevé; il s'éveillera de son sommeil, et la joie sera son partage et non le repentir. Comme il était nécessaire d'exciter au bien par mes promesses, il l'était de même d'inspirer la crainte par mes menaces exagérées. Pourtant, la fidélité à ma parole m'oblige à exécuter le tout ensemble : à récompenser les rares serviteurs qui ont été obéissants et à châtier les obstinés, bien que j'aie su d'avance ce que produiraient leurs devoirs envers moi. » — Maintenant, après avoir entendu cette parabole, ta raison qui t'a servi de guide, te reprochera probablement de n'avoir pas assez réfléchi; elle te fera remarquer que la récompense divine dépasse de beaucoup toute œuvre de ta part, que la grâce abondante du Seigneur est tout différente d'un salaire d'ici bas, qu'elle t'impose à toi la reconnaissance envers un donateur dont la générosité dépasse celle de la

créature, et dont la clémence, malgré que tu aies manqué à l'accomplissement de ton devoir, rend bien improbable l'exécution certaine des supplices de la perforation des yeux et de la croix, comme effet nécessaire de sa parole. Vous devez comprendre maintenant que l'objet de ces menaces c'est la foule enveloppée de ténèbres, qui sème au vent dans le désert et à qui il sera dit : « moissonnez selon votre volonté et gagnez la perdition que vous avez eue en vue ! » Enfin notre obéissance à Dieu, en tant qu'elle mérite la récompense de l'autre vie, a-t-elle plus de valeur qu'un grain de sable à côté d'une montagne, ou est elle plus digne d'être prise en considération que l'ouvrage exigu de l'ouvrier pourrait l'être par le maître puissant et indépendant de notre parabole ? Voudrais-tu peut-être reprocher à Dieu d'avoir regardé avec clémence l'œuvre chétive de sa créature craintive et défaillante? partant, abandonne cette assimilation de l'être suprême avec la créature et ne le rend pas l'objet de tes soupçons et de tes fausses opinions en faisant entre Lui et l'homme des comparaisons impossibles !

Considération de l'omnipotence et l'omniscience de Dieu qui a suivi ses propres voies dans la création sans avoir égard à ce qui parait beau, laid et juste aux yeux des hommes. Il verse sa grâce partout sans être lié par aucune obligation.

e) Si le beau, le laid, le juste et le mal étaient aux yeux de Dieu ce qu'ils sont aux yeux des hommes, il n'aurait pas créé le lion redoutable, aux dents disloquées et aux jambes tortues, dont la faim n'est satisfaite qu'en mangeant la chair à demi gâtée et sanglante du cheval, de la brebis et de la vache ; ses mâchoires, ses griffes, ses tendons solides, son cou imposant, sa nuque, sa crinière, ses côtes et son ventre, la forme de tous ses membres excitent en nous l'étonnement, quand nous considérons que tout cela lui est donné pour atteindre le bétail fugitif, le saisir et le déchirer. Il n'aurait pas non plus créé l'aigle aux griffes crochues, au bec recourbé, avec ses ailes souples et divisées, son crâne chauve, les yeux pénétrants, son cou élevé, ses jambes si robustes ; et cet aigle n'a pas été créé ni pour cueillir des baies, ni pour mâcher ses aliments et brouter des herbes, mais pour saisir et déchirer sa proie. Dieu en le créant n'a pas eu le *même* égard

que toi aux sentiments de compassion (1) ni suivi les mêmes principes d'intelligence. Pour Lui, il ne s'est pas conformé à ton avis qui eût été d'éloigner les malheurs et d'éteindre la flamme brûlante. Dans sa sagesse, impénétrable aux yeux de notre intelligence, il y a donné son consentement, et tu n'aurais pas le droit d'exiger de lui la compensation des membres déchirés, ni des cous cassés. Il fait oublier les douleurs, éteint la vengeance, apaise la colère et étouffe la haine; pour lui le passé est comme s'il n'eût jamais existé; les douleurs affligeantes et les pertes subites ne sont nullement prises par lui en considération. Il ne fait aucune distinction entre la compensation et le don gratuit, entre l'initiative de sa grâce et la récompense; les siècles qui passent, les vicissitudes du temps effacent tout rapport causal, mais, après quelque temps, Dieu fait apparaître la consolation avec la réparation de toute peine, de toute perte, de tous les malheurs, de tout avilissement, de toute injustice. A peine, dans le courant d'un demi-siècle, est-il possible à l'homme de parler de restitution et de compensation; comment cela se pourrait-il dans l'écoulement des siècles qui aura effacé toutes les motions originaires, tandis que d'autres auront déjà commencé à agir? Par conséquent, il est impossible de parler de compensation; Dieu répand sa grâce partout et en a seul l'initiative sans être obligé par rien et sans avoir à s'acquitter d'aucune obligation, lui qui n'est assujetti à rien, et à qui n'est imposé aucun devoir. Voilà la conviction de tout homme qu'il a instruit de sa sagesse et à qui il a communiqué sa science!

Conclusion de la dissertation. Pour terminer cette discussion sur les rapports de la responsabilité humaine avec le destin, il faudrait une autre raison, plus haute que l'ordinaire : à savoir l'intelligence suprême aidée par Dieu. Pourtant cette dissertation pourra fournir des armes capables de terrasser l'adversaire et le convaincre que son plaidoyer pour défendre la responsabilité de l'homme n'est qu'un entretien inutile.

f) Dans cet exposé de principes peut-être me regarderas-tu comme un dialecticien, suivant comme toi son propre raison-

(1) Qui ne se rappelle ici le même tour de démonstration, provenant du fond de l'esprit sémitique, qui se trouve dans les Chap. XXXIX — XLI du livre de Job?

nement et dont les dires pourraient bien facilement êtreréfutés par un contreraisonnement égal, ou comme un homme qui ignore que toute opinion peut être contrebalancée par une autre, et que la controverse ne pourrait être finie que par l'éclair de la vérité, qui résulterait d'une *discussion;* mais, au contraire, que c'est une œuvre vaine de lutter avec les vents du désert. Ne me prenez pas pour tel! Peut-être pourrais-je bien réduire mes adversaires au silence en dirigeant les flèches vers le but et en les blessant, mais il faut faire remarquer que le juge suprême à qui la décision appartiendra, est l'intelligence toute différente de la raison dont nous avons usé jusqu'à ce moment; la méthode à suivre serait donc toute autre. La raison et l'intelligence sont synonymes; mais bien que chacun de nous s'arroge, soit la raison soit l'intelligence, et s'en vante, ce n'est que l'homme spécial et très rare à qui l'intelligence fournit son aide en répandant le repos dans son âme, en dissipant les ténèbres et en lui facilitant la distinction entre le vrai et la fausse apparence; ce ne sont que les âmes élevées et élues qui arriveront à ce degré sans être troublées dans leurs spéculations par des distractions mondaines ou par des accidents du temps. Mais la charge que nous nous sommes imposée ici sur la base seule de la raison commune, est bien difficile et sujette au trouble; elle ne nous conduit pas à la vérité pure et sans mélange de ténèbres; aussi parfois, l'âme se laissant égarer par elle, est exposée au repentir. Si elle n'avance pas avec humilité, elle ne recueillera jamais de bons fruits; égarée par la frivolité, elle cherchera en vain ou elle tâtonnera comme dans un sommeil, se confiant à des paroles vaines et s'adonnant à toutes espèces d'hallucination. Voilà ce qui arrivera si l'homme, s'appuyant sur cette raison, entame une discussion tout en restant attaché au principe de la responsabilité que suivent la récompense et la punition, et refuse de reconnaître l'action du destin; mais probablement il tombera dans une condition plus misérable encore et sera plus près d'abandonner le bon terrain, si tu emploies contre lui quelques-uns de ces arguments et cherches à le surprendre par des discussions pareilles à celles que nous avons exposées ici. Peut-être restera-t-il là sur le champ, la main tremblante et la vue obscurcie, atteint par des flèches dangereuses et sentant le fond de ses opinions

ébranlé. Mais il reviendra au vrai, nous l'espérons, après avoir gagné la conviction que ses meilleurs arguments n'ont été qu'un mirage du désert, qu'il a perdu son temps dans un entretien inutile, et qu'il ne pourra pour l'avenir se passer de *Nous*, incapable qu'il est de tirer des étincelles de son propre silex ; n'ayant ni la clef de la porte ni l'huile nécessaire à sa lampe, il ne s'est jamais réjoui à l'ombre de la vérité, ni raffraichi de sa rosée fécondante, car il ne s'est pas encore retourné vers sa demeure sublime. Finissons maintenant ! Bien que nous soyons convaincu que tout effort louable sera couronné de succès, pourtant, si même le génie et la force nous soutenaient contre toute fatigue pour continuer la lutte, à l'instar d'*Ibn Moqlah* dans ses copies du livre saint et de *Nâbiga* (1) dans ses plaisanteries et ses poésies, nos discussions trop longues n'aboutiraient qu'à l'égarement et n'atteindraient pas le but. Il en est de la composition des livres comme de toute autre entreprise : il ne faut pas aller au-delà de ses facultés et la mesure de sa capacité. Il est bien vrai l'adage qui dit : « *travaillez toujours, chacun de vous sera favorisé du succès, s'il ne force pas sa nature !* » — Voilà le récit de ce qui s'est passé ; j'en ai été le témoin. — Dieu seul garantit l'exécution de sa parole.

(1) *Ibn Moqlah*, surnommé *al-Kâtib* (le copiste), est devenu célèbre comme poëte et comme copiste des exemplaires du Coran où il a introduit une écriture plus belle et plus développée que celle des temps antérieurs. Il est mort l'an 328 Hég : = 940. C. : (V. sa vie dans le « Biograph. dictionary » d'Ibn Khallikan). *Nabiga ad-Dhobyani* compte parmi les plus renommés des anciens poëtes arabes du temps qui précéda la venue du prophète.

